

le temps de l'analyse locale

par Gilles Boudrias

NDLR : Ce texte a été écrit et présenté à la revue *PROSPECTIVES* avant la publication du Livre blanc : *Les Collèges du Québec*.

Les cégeps ont déjà fêté leur dixième anniversaire. Dix ans c'est beaucoup à l'échelle d'une vie humaine mais très peu pour une institution scolaire. On ne devrait donc pas s'étonner de ce que les cégeps n'aient pas encore atteint cet équilibre avec leur milieu que l'on nomme «maturité». Comment trouver son équilibre dans un environnement qui se transforme à un rythme accéléré lorsqu'on est jeune et inexpérimenté? On n'a guère fait l'éloge de l'épopée cégépienne; bien au contraire, depuis la fondation des cégeps, les enquêtes et rapports n'ont pas cessé de se succéder, chacun critiquant tel ou tel aspect des cégeps et formulant par la suite ses recommandations. Un point commun de ces enquêtes et rapports, c'est qu'ils n'ont presque jamais eu de suites.

La majorité de leurs recommandations furent toujours contestées par les gens directement impliqués

dans le milieu collégial. Est-ce dû à la qualité de leurs conclusions? Quand on voit les choses de trop loin, on est parfois porté à la généralisation hâtive, à la simplification, etc. Est-ce dû au lieu d'où émanent ces enquêtes et rapports? Une recommandation parachutée a peu de chances d'être acceptée si le milieu n'a pas d'abord été sensibilisé au problème qu'elle cherche à résoudre. Peu importe la cause, les enquêtes d'envergure provinciale ont bien montré leur stérilité à titre de mécanisme de rétroaction pour le niveau collégial.

Dans les quelques lignes qui vont suivre, j'essaierai d'abord d'attirer l'attention sur certains paramètres que l'on néglige peut-être trop dans le bilan des cégeps. Par la suite, je proposerai un mécanisme de rétroaction qui me semble plus adéquat que les présentes enquêtes provinciales.

Les paramètres

On a beaucoup parlé de l'idéal de démocratisation de

l'enseignement qui animait les concepteurs des actuels collèges publics. En plus de réunir les étudiants du général et du professionnel, l'implantation des cégeps apporta à la population du Québec la gratuité scolaire au niveau collégial et la possibilité d'accéder à l'université sans feindre une vocation sacerdotale. L'accent mis sur l'idéal de démocratisation laisse toutefois dans l'ombre un aspect non moins important de l'implantation des cégeps: c'est la force des choses qui amena la création des collèges publics. On faisait alors face à une marée d'étudiants que le système collégial privé de l'époque était incapable d'ingérer. L'établissement des cégeps fut sans doute la réponse la plus économique à ce problème. Mais qui dit accroissement du nombre d'étudiants, dit augmentation du nombre d'enseignants. Ce fait me paraît significatif: un très grand nombre d'enseignants du niveau collégial actuel firent leurs premières armes dans

l'enseignement alors que les cégeps eux-mêmes les faisaient en tant qu'institutions.

Pour ces néophytes de l'enseignement, pas question d'imiter ou de répéter leurs prédécesseurs car la clientèle avait changé. Issus d'une société livresque, ils devaient enseigner à des étudiants de la civilisation de l'image. Plusieurs de ces étudiants n'ont jamais lu un seul livre avant d'entrer au collège. Non seulement leur rythme de lecture est-il lent mais de plus, ils éprouvent énormément de difficulté à faire ressortir la cohérence d'un texte. Il ne s'agit pas ici de dénigrer ces nouveaux étudiants dont la faiblesse conceptuelle est compensée par une imagination beaucoup plus grande, mais de faire remarquer que leur avènement fait appel à un tout nouveau type de pédagogie. En effet, que sont les différents savoirs qu'un enseignant aura à transmettre si ce n'est une cohérence de concepts. Traditionnellement, au niveau collégial, on transmettait ces concepts au moyen d'un exposé abstrait (conceptuel) que l'on accompagnait d'exemples (d'images). L'enseignant d'aujourd'hui, cherchant à reproduire cette approche, risque le soliloque. Pour ses étudiants, les mots renvoient à des images. Or, la plupart des concepts ne se laissent pas traduire en images. Comment imaginer le concept «mammifère» qui regroupe des réalités aussi disparates que l'éléphant, la souris, la baleine et l'homme? L'étonnement est grand pour un enseignant du niveau collégial de constater que plusieurs de ses étudiants n'ont jamais fait le lien entre les mots «vertébré» et «vertèbre», «mammifère» et «mammelle».

L'avènement des cégeps correspond à celui d'une nouvelle manière pédagogique. Le jeune enseignant inexpérimenté qui faisait ses premières armes au

cégep, se retrouvait ainsi face à l'obligation d'inventer une nouvelle manière pédagogique, incitant à la conceptualisation et favorisant le cheminement de l'image vers le concept et non l'inverse. Un détail vient s'ajouter à ces deux premiers paramètres c'est que pendant tout ce temps, l'enseignant est la victime d'une concurrence déloyale de la part de son analogue, l'animateur de la télévision. Est-il nécessaire de discourir longuement sur les ressources de l'un et de l'autre?

Un dernier paramètre que les enquêtes provinciales esquivent avec pudeur est celui de la société de consommation dans laquelle nous vivons. Au Québec on est dans le vent, et le vent vient du sud. L'industrie de la consommation a découvert depuis quelques années sa proie la plus enrichissante: les adolescents. C'est un lieu commun: avec leurs «hamburgers», leurs «cola», leurs «jeans», leurs «disques», etc., les Américains nous vendent aussi leur culture. Or celle-ci ne valorise pas la chose intellectuelle, d'où un problème sérieux de motivation à l'étude. Bien sûr la motivation a toujours été la pierre d'achoppement de l'enseignant; l'effort intellectuel est souvent pénible. Dans les temps pré-cégépiens, la motivation intrinsèque à l'étude était sans doute chose aussi rare et précieuse que de nos jours mais la connaissance trouvait malgré tout sa justification sociale. Il n'en va plus de même de nos jours. Victime du pragmatisme mercantile américain, l'étudiant ne voit trop souvent dans la connaissance qu'un moyen d'accéder à une bonne «job», d'où l'incessante question dont on harcèle l'enseignant: «À quoi ça sert de connaître ça?». On devine ce qui se cache derrière cette question.

Ce dernier paramètre s'accompagne lui aussi d'un

phénomène parasite qui vient en quelque sorte le confirmer: de plus en plus d'étudiants à temps plein occupent leurs temps libres au moyen d'un emploi plus ou moins rémunérateur. Attention, il faut se détacher de l'image vénérée de l'étudiant courageux qui devait travailler pour payer ses études. Si c'est encore le cas pour certains étudiants, pour beaucoup d'autres ce travail ne servira qu'à se procurer un peu plus de bonheur américain, mais combien ce bonheur coûte-t-il en qualité d'études?

Les trois paramètres qui précèdent ont deux points en commun. Le premier, c'est leur caractère inéluctable. L'expérience ne s'acquiert qu'avec le temps. La télévision et le cinéma existent et on ne peut inverser le processus historique qui leur a donné l'existence. La société de consommation provient de circonstances socio-économiques qui dépassent actuellement nos différents paliers de gouvernement. En bref, le secteur collégial ne saurait endiguer les causes qui conditionnent le contexte dans lequel il se trouve. Il s'agit donc pour lui de s'adapter de façon à y retrouver son efficacité. Le second point commun de nos paramètres, c'est qu'ils concernent tous trois une certaine manière pédagogique en gestation dans le secteur collégial à l'heure actuelle. C'est là que se trouve le véritable problème des cégeps. Aussi ne sert-il à rien de changer les organigrammes des collèges, de transformer les contenus de cours, de déplacer les disciplines au sein des programmes... C'est là exactement ce qu'on ne doit pas faire. Toutes ces mesures n'ont pour effets que de distraire les enseignants de leur activité pédagogique, que de susciter de vaines querelles de clocher et de retarder ainsi le renouveau pédagogique.

Mais que doit-on faire?

Un mécanisme de rétroaction

La solution consiste évidemment à faciliter l'expérimentation pédagogique chez les enseignants. Déjà, des budgets sont consacrés à cette fin dans tous les collèges mais ceux-ci n'affectent que momentanément un petit nombre d'enseignants ayant des projets d'une originalité manifeste. Dans certains collèges, les cours du CEPEC fournissent aussi aux enseignants une aide pédagogique appréciable mais encore là, cette aide n'est que momentanée. Ce dont les enseignants du collégial ont besoin, c'est d'un mécanisme permanent de rétroaction leur permettant de rectifier leur enseignement au rythme des transformations sociales.

Quel devrait-être l'objet de ce mécanisme de rétroaction? Un problème bien connu des cégeps est celui de l'enseignement à la chaîne. Le savoir est devenu beaucoup trop spécialisé pour qu'un seul enseignant puisse assurer adéquatement la prestation de l'ensemble des cours d'un programme de formation. Les enseignants se succèdent donc les uns les autres devant un même groupe d'étudiants, chacun transmettant sa spécialité. Règle générale, avec un peu d'expérience, chaque enseignant arrive ainsi à susciter chez les étudiants une certaine appréciation de son cours; par des moyens informels il s'invente un mécanisme de rétroaction. Cette rétroaction a des chances d'être plus ou moins objective selon les qualités de l'enseignant mais au moins elle existe. Ce qui échappe à l'enseignant, ce par rapport à quoi il ne peut se créer de mécanisme personnel de rétroaction, c'est la qualité d'ensemble de l'enseignement que ses étudiants reçoivent. Quelle est la cohérence de son propre cours par rapport à celui de ses confrères qui

enseignent aux mêmes étudiants? Une usine d'automobiles qui fonctionnerait comme les collèges publics le font, aurait des chances de produire une automobile avec deux transmissions mais sans moteur. En réponse à ce problème, on a pensé à un remaniement des structures collégiales: abolition des départements et création d'unités de formation. C'était là déplacer le problème. Qui se serait tenu garant de l'intégrité et de la qualité de chaque discipline? Une solution plus simple est la création d'un mécanisme de rétroaction portant sur chaque programme de formation, une analyse locale et permanente de chaque programme de formation.

L'analyse est souvent conçue comme un acte solennel devant être posé par des spécialistes, à des moments bien choisis et exigeant des ressources considérables. Ce n'est précisément pas de cette sorte d'analyse que les cégeps ont besoin mais d'un outil plus humble pouvant être utilisé par les gens intéressés et au sein même du déroulement de l'activité pédagogique. «Analyse», ce mot vient du grec où il signifie: «déliver par en haut». L'acte de délivrer renvoie ici à l'idée d'une dissection qui ne déchire pas son objet mais le découpe en respectant son unité fonctionnelle comme le fait le physiologiste qui divise le vivant en cellules, organes et systèmes. «Par en haut» cela signifie dans le sens des concepts, les logiciens diront en compréhension plutôt qu'en extension. Analyser c'est donc traduire un objet complexe en concepts de manière à pouvoir le mémoriser et le discuter et ceci tout en respectant son unité fonctionnelle. Ce qui manque aux cégeps, ce n'est pas une structure mais un outil, une grille d'analyse permettant à un membre d'un programme de formation de recueillir et d'organiser les données de ce

programme de façon à fournir aux intéressés un portrait significatif des résultats de leurs efforts communs.

Une telle analyse ne saurait s'effectuer provincielement sans échapper les détails les plus importants, elle devrait donc être mise en oeuvre localement et par les intéressés. Le but d'une analyse c'est de faire prendre conscience, de sensibiliser et non d'évaluer, de critiquer ou d'inciter au changement; l'auteur d'une analyse se doit avant tout de ne pas dépasser ce mandat qui lui est accordé sinon il risque de conclure que l'analyse mène à un cul-de-sac. L'évaluation, la critique et surtout l'invitation au changement restent toujours stériles lorsque les individus concernés n'ont pas été sensibilisés à la situation et n'ont pas d'abord eux-mêmes endossé sinon inventé la réponse au problème. La créativité ne se commande pas, le mieux que l'on puisse faire c'est de la laisser germer dans un sol approprié.

En conclusion, il s'agit de créer pour les enseignants un outil miroir qui ne soit pas coercitif et dont on ne craindra pas qu'il se transforme en chasse aux sorcières. La stratégie de l'épée de Damoclès ne devrait plus figurer parmi les moyens modernes de motivation, non pas pour des raisons morales mais tout simplement parce qu'on a tant de fois constaté sa stérilité. Une atmosphère de détente (i.e. mise à la poubelle des rapports et livres multicolores) et un outil miroir, voilà à mon avis la solution au problème cégepien.

Monsieur Gilles Boudrias est professeur de philosophie au Collège de Sherbrooke.